

Depuis que Paganini a quitté Paris, et bien que l'on ne semble plus s'y apercevoir de son absence, le prodigieux virtuose ne peut faire en Europe un seul pas dont le bruit ne vienne retentir dans cette capitale à laquelle il a naguère fait éprouver des émotions si extraordinaires. Il y a un mois environ, la *Gazette Musicale* annonçait l'arrivée prochaine de Paganini à Marseille, où, suivant ce journal, il se proposait de donner des concerts. Cette annonce n'avait été suivie d'aucun détail sur le séjour actuel du sublime enchanteur dans une cité si digne de l'apprécier, lorsqu'une lettre nous a été personnellement adressée à ce sujet. Nous nous empressons de la mettre sous les yeux du public. Elle est d'un artiste-amateur, musicien très distingué, dont nous croyons devoir taire le nom, mais à qui l'art musical est redevable d'une partie de ses progrès dans le midi de la France.

« Nous avons maintenant à Marseille Paganini, pour mieux dire, le *baron* Paganini, car je crois qu'il tient beaucoup à ses titres et qualités; aussi, quand je le vois, ce qui arrive assez souvent, je lui donne du *baron* gros comme le bras. Il s'est fait entendre deux fois en public, et vous pouvez juger de l'effet qu'il a produit. C'est miraculeux! et cependant toutes les personnes qui l'ont applaudi à Paris nous disent que sont talent a perdu. Lui-même il s'est trouvé *mauvais*, c'est l'expression dont il se sert, et il a renoncé à jouer une troisième fois comme il en avait eu d'abord le projet, et comme tout le monde le désirait ici. Les trois années de maladie qu'il a essuyées l'ont excessivement affaibli: ce n'est plus qu'un squelette. A son second concert, son état de souffrance était visible. Il n'est pas entièrement rétabli de sa maladie et il est resté ici quelques temps pour se remettre tout-à-fait. Il est à souhaiter qu'il y parvienne; mais il a été bien mal traité!

« Ce Paganini n'est point si ours, si scélérat, si perfide, si *assassin*, qu'on avait bien voulu nous le dire. Il nous a fait l'effet d'un bon homme. Il a voulu connaître les six derniers quatuors de Beethoven, et nous les avons exécutés avec lui en petit comité. Il les joue en profond musicien, et maintenant il n'est heureux que lorsque, dans l'après-midi, nous allons le trouver chez lui pour lui faire faire de la musique. Seulement il ne veut pas d'auditeurs inutiles et qui ne fassent point leur partie. Je vous laisse à penser si L... et moi sommes fiers d'accompagner les quatuors de Beethoven à ce Paganini avec lequel personne n'a pu en faire à Paris. Il nous disait que depuis 24 ans il n'avait point joué de quatuors. Il est enthousiaste de celui en *ut dièze mineur*, et il le redemande souvent. Cet homme n'est pas seulement un violoniste extraordinaire; c'est encore un grand musicien; et il a parfaitement suivi les progrès de l'art. il nous parle toujours avec admiration de Berlioz. Il nous disait dernièrement qu'à la place de M. Véron, il aurait engagé l'auteur de la *Symphonie fantastique* à lui faire pendant dix ans un opéra chaque année, et qu'il était fâcheux de ne pas voir répandues dans dix ouvrages toutes les beautés que Berlioz a jetées dans ses deux symphonies. // 4 //

« Paganini est ici avec son petit Achille, un charmant enfant. Il doit quitter Marseille dans huit ou dix jours. Il reviendra peut-être dans quelques mois.

Marseille, 15 février 1837. »

Cette lettre est assez intéressante par elle-même. Cependant nous l'accompagnerons de quelques commentaires. Et d'abord, cherchons à rassurer les amis de l'art sur le prétendu affaiblissement du talent de Paganini. Nous sommes très fort porté à croire que ce ne peut être là qu'un affaiblissement momentané, accidentel, qui tient à l'état de souffrance du virtuose. S'il en était autrement, il nous semblerait difficile que Paganini s'en aperçût lui-même et se trouvât *mauvais*, ainsi qu'il le dit. Les génies les plus puissans, au moment où leurs facultés viennent à

baisser, ne sont pas, à cet égard, doués d'une plus grande clairvoyance que ce bon archevêque de Tolède, qui congédia son fidèle Gil-Blas le lendemain du jour où celui-ci, sur les instances du prélat, l'avertit charitablement que son éloquence commençait à pâlir. Paganini n'a guère aujourd'hui que de 53 à 54 ans: l'enthousiasme et le feu sacré qui l'animent encore doivent lui rendre par momens son énergie et ses moyens physiques. Il est donc à présumer que, dans les deux concerts qu'il a donnés à Marseille, il n'a été que *mal disposé*. Et c'est ce qui arrive journellement à tous les artistes, dans tous les genres. Quel est l'homme qui se montre toujours l'égal de lui-même? Et puis les impressions du public sont si mobiles et si variables! Pour nous, qui avons assisté à toutes les séances de Paganini pendant son séjour parmi nous, nous avons conservé le souvenir de deux concerts, l'un au théâtre Italien, l'autre à l'Opéra, dans lequel il joua un concerto de Rode ou de Kreutzer, et où il fut d'une médiocrité désespérante, fort au dessous de lui-même, comme fort au dessous de nos premiers violonistes français. S'il n'eût donné que ces deux concerts, son apparition à Paris et l'immense renommée qui l'y avait précédé eussent été la plus cruelle mystification pour le public.

L'auteur de la lettre, parlant du caractère et de la *bonhomie* de l'illustre virtuose, fait allusion à un bruit odieux sur la personne de Paganini, qui avait acquis de la consistance en France, en Allemagne, en Italie, bruit que la légèreté a répété et que notre indifférence a dédaigné d'examiner. On disait que Paganini avait été emprisonné pour des crimes atroces. Chacun prétendait savoir la cause véritable de cette flétrissure; mais ce que l'on se souciait peu de savoir, et ce que peu de personnes savent encore, c'est que Paganini protesta publiquement contre ces calomnies. Le 10 avril 1828, il se vit obligé de publier, dans les journaux de Vienne, la déclaration suivante:

« Paganini s'empresse de témoigner sa reconnaissance au rédacteur de l'article inséré dans le *Journal des Théâtres* du 5 de ce mois. Mais, en le remerciant de ce qu'il a dit d'obligeant à propos de son premier concert, donné devant le respectable et très savant public de Vienne (*dinanzi a questo colto e rispetta bilissimo pubblico di Vienna*), il croit que quelques expressions, faisant allusion à des bruits calomnieux répandus dans le vulgaire, nécessitent de sa part une déclaration authentique et formelle. Il proteste donc, autant dans l'intérêt de sa réputation et de son honneur que dans celui de la vérité, que jamais, en aucun temps et en aucun lieu, sous quelque gouvernement que ce puisse être, il n'a été contraint, pour un motif quelconque, à une existence différente de celle qui convient à un homme libre; à un citoyen honorable et fidèle observateur des lois. » C'est ce qui résulte du témoignage de toutes les autorités sous la protection desquelles il a su vivre libre et avec honneur, pour lui, pour sa famille, et pour l'art qui lui procure l'avantage de paraître en ce moment devant un public aussi connaisseur et aussi bienveillant que celui de Vienne, le premier devant lequel il a l'honneur de se présenter depuis sa sortie d'Italie.

NICOLO PAGANINI. »

On répétait de toutes parts, avant cette déclaration, que le talent de Paganini sur la quatrième corde du violon (le sol) avait pris naissance dans les cachots; parce que, disait-on, les cordes les plus faibles de son instrument ayant fini par s'user, et le musicien n'ayant pu les renouveler, il avait été obligé de jouer sur la seule qui avait résisté à un exercice de toutes les heures. Puisque nous sommes en train de conter, et que, bien involontairement, une communication toute simple que nous voulions faire au public a pris sous notre plume les dimensions d'un feuilleton, pourquoi ne rappellerions nous pas l'anecdote qui se rattache à l'histoire de cette quatrième corde, anecdote que nous avons contribué nous-même à répandre à l'époque de la première

apparition de Paganini à Paris? Laissons-le parler lui-même:

« A Lucques, je dirigeais l'orchestre toutes les fois que la famille régnante assistait à l'Opéra. Souvent aussi l'on me mandait au cercle de la cour, et de quinzaine en quinzaine je donnais un grand concert. La princesse Élisabeth (Bacchioni, sœur de Napoléon) se retirait toujours avant la fin, car les sons harmoniques de mon instrument irritaient trop vivement ses nerfs. Une dame fort aimable, que depuis longtemps j'adorais en secret, se montrait au contraire fort assidue dans ces réunions; je crus entrevoir qu'un penchant secret l'attirait à moi. Insensiblement notre passion mutuelle s'augmentait... Un jour, je lui fis la promesse de la surprendre au prochain concert par une galanterie musicale, qui ferait allusion à nos rapports d'amitié et d'amour. En même temps, je fis annoncer à la cour une nouveauté, sous le titre de *Scène amoureuse*. La curiosité générale fut vivement piquée; mais quel fut l'étonnement de la société, en me voyant entrer avec un violon à deux cordes! Je n'avais laissé que le *sol* et la chanterelle. Celle-ci devait exprimer les sentiments d'une jeune fille; l'autre prêter la voix à un amant éperdu. J'établis de la sorte une espèce de dialogue passionné, où les accents les plus tendres succédaient aux emportemens de la jalousie. C'étaient des accords tantôt insinuans, tantôt plaintifs; c'étaient des cris de colère et de joie, de douleur et de félicité. On finit par se réconcilier, et les deux amans, plus épris l'un de l'autre que jamais, exécutent un *pas de deux*, que termine une brillante *coda*. Cette scène fit fortune: je ne vous parle point des regards enivrans que la dame de mes pensées laissa tomber sur moi.

« La princesse Élisabeth, après m'a voir comblé d'éloges, me dit fort gracieusement: Vous venez de faire l'impossible avec deux cordes; une seule ne suffirait-elle pas à votre talent? Je promis sur-le-champ d'en faire l'essai. Cette idée sourit à mon imagination, et quelques semaines plus tard je composais pour la quatrième corde une sonate intitulée: *Napoléon*, que j'exécutais le 25 août devant une cour nombreuse et brillante. Le succès dépassa mon attente... Aussi ma prédilection pour le *sol* date-t-elle de là. On ne se lassait point d'entendre de mes œuvres écrites pour cette corde, et comme le jour en apprenait toujours au lendemain, je suis arrivé à cette facilité qui ne doit avoir plus rien d'étonnant pour vous. » (*Nicol. Paganini*, p. 15, 16, 17, 25.)

Parmi les détails que renferme la lettre de notre correspondant, il en est un surtout qui doit être précieux à tous les amis de l'art et à ceux qui ont foi en son avenir. Je veux parler de l'opinion de Paganini sur M. Berlioz. La manifestation d'une semblable opinion, dans la bouche d'un homme tel que Paganini, aurait, il y a deux ans, scandalisé bien des personnes: mais aujourd'hui que M. Berlioz a beaucoup moins à lutter contre des convictions sincères que contre quelques haines envieuses et systématiques, un pareil jugement ne doit plus surprendre.

Beaucoup de gens ignorent que Paganini s'est rangé un des premiers parmi les partisans du jeune compositeur, et que c'est à ses sollicitations que l'on doit la seconde symphonie de ce dernier. Un jour; la fantaisie ayant pris au célèbre violoniste de jouer en public un solo pour *alto*, il alla trouver M. Berlioz et le pria de composer pour lui une symphonie avec *alto* principal. Ce fut à cette occasion que celui-ci écrivit la symphonie d'*Harold*, qui dernièrement encore a produit un si bel effet au Conservatoire. Une circonstance inattendue, un voyage précipité peut-être, obligea Paganini de renoncer à son projet. Mais si l'on considère que Paganini n'est pas seulement un grand exécutant, qu'il est de plus un des premiers compositeurs de musique instrumentale de notre époque, on comprendra combien un pareil témoignage dut être honorable pour notre jeune compatriote.

Nous sommes assurés maintenant que la plupart des connaisseurs de Paris, qui n'ont entendu Paganini que dans le solo, envieront le sort de ce petit nombre d'artistes et d'amateurs marseillais, à qui il est donné d'admirer chaque jour ce talent merveilleux, dans un genre d'exécution dont les formes sont si différentes de celles sous lesquelles il s'était révélé à nous. Nous ne pouvons croire, comme l'a affirmé M. Fayolle, d'après un biographe allemand, M. Guhr, que Paganini ne peut exécuter les compositions des autres sans les parodier, et qu'en jouant les quatuors de Mozart et de Beethoven, il se laisse aller à de ridicules tours de force. Nous pensons que le virtuose a une idée trop élevée de l'art et une admiration trop profonde pour Beethoven, pour que le sentiment de sa personnalité le domine à ce point, et nous aimons mieux, en cela, nous en rapporter à l'auteur de la lettre.

Cette lettre, comme on a pu le voir, a réveillé en nous de vives émotions, car, fort heureusement, nous ne sommes pas de ceux chez qui les nouvelles impressions effacent les anciennes: très souvent nos souvenirs nous tiennent lieu de réalités. Nous nous sommes rappelé ce que nous éprouvâmes, il y a six ans, lorsque un long cri d'admiration, parti de Strasbourg, nous annonça que Paganini avait mis le pied en France. Quelques jours après, assistant à une séance de quatuors donnée par Baillot, une espèce de fantôme entra tout à coup dans la salle; il se fit une rumeur dans l'assemblée; le quatuor fut interrompu; le fantôme traversa lentement la foule et alla jusque sur l'estrade serrer la main de Baillot et le féliciter. Baillot, enhardi par la présence de Paganini, fut plus ravissant que jamais. Le surlendemain, une répétition du premier concerto de Paganini eut lieu à l'Opéra; un habile critique, que les lecteurs vont nommer sur-le-champ, ayant assisté à cette répétition, et voulant caractériser cette espèce de phénomène, se servit de la comparaison suivante: « Figurez-vous, nous dit-il, un mât de cocagne très élevé; plusieurs individus se présentent et montent hardiment jusqu'au haut, et descendent après. Ce sont nos violonistes les plus fameux, ceux que nous connaissons tout. Un dernier arrive; il grimpe, il est au sommet, et, au lieu de descendre, il monte jusqu'à la lune; celui-là, c'est Paganini. »

Un autre jour, c'était chez un illustre compositeur, à l'obligeance de qui nous nous dûmes de pouvoir suivre tous les concerts de Paganini. Le grand violoniste causait et déjeunait avec quelques personnes. Celles-ci s'entretenaient des émeutes qui, dans ce temps-là, couraient les rues. Aussitôt Paganini prit la parole et dit, avec son accent fortement prononcé: « Votre Paris est une ville charmante! Ici l'on danse, et là on se tue. » Un rire méphistophélique accompagna cette observation.

Le Paganini qui nous fit ensuite courir à l'Opéra pendant un mois n'était plus cet homme qui nous était apparu deux ou trois fois. C'était un être surnaturel, moitié ange, moitié démon, qui tantôt nous causait les plus délicieuses émotions, et tantôt les insomnies les plus cruelles.

JOURNAL DE PARIS, 23 février 1837, pp. 3-4.

Journal Title:	JOURNAL DE PARIS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	23 February 1837
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	15
Year:	
Series:	
Issue:	23 février 1837
Livraison:	None
Pagination:	3-4
Title of Article:	PAGANINI A MARSEILLE.
Subtitle of Article:	None.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue.
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None.